



MERKwürdig
ZEITHISTORISCHES
ZENTRUM MELK

MAUTHAUSEN
MEMORIAL | KZ-GEDENKSTÄTTE



Cérémonie commémorative au Mémorial de Melk

Le 11. mai, 2026

Thème du Comité Mauthausen d'Autriche : «Les auteurs
des crimes »

Mauthausen Komitee
Österreich
Mauthausen Committee Austria



STADT MELK

KULTUR
NIEDERÖSTERREICH



Le programme

À partir de 10 h, musique à la stèle commémorative du sous-camp – Wolfgang Schweiger & Norbert Hauer

Début : 10 h 30

Accompagnement musical par le collège de musique de Melk

1. message de bienvenue: Alexander Hauer (Verein MERKwürdig) & Barbara Glück (KZ-Gedenkstätte Mauthausen | Mémorial de Mauthausen)
2. Gerhard Karner (Ministre fédéral de l'intérieur de la République d'Autriche)
3. Lycée de l'abbaye de Melk
 - a. Réflexions sur le thème de cette année – *Eva Stadlmann*
 - b. Dialogue entre deux enfants – *Rosalie Raubek & Andrés Léber*
 - c. C'est bien comme ça – *Natalia Klein*
 - d. Comment des personnes deviennent-elles coupables ? Qu'est-ce qui caractérise un acteur ? – *Lina Marie Höfer, Marie Strauß, Lara Öckmayer, Felix Schiffer, Timotheus Divinzenz*
 - e. Notre responsabilité ? – *Ella Rath*
4. Chantal & Patrice Lafaurie (Amicale de Mauthausen)
5. Visite du mémorial

Bundesminister für Inneres der Republik Österreich
(Ministre fédéral de l'intérieur de la République
d'Autriche)

Quand un lieu devient-il un lieu du délit ? Quel acte fait-il d'un individu un auteur ? Comment un fait devient-il un forfait ? Faut-il agir activement, ou suffit-il de rester passif pour devenir coauteur, voire auteur ?

D'un point de vue strictement juridique, ces limites semblent généralement assez clairement définies dans un État de droit démocratique moderne. Néanmoins, la question doit pouvoir être posée et doit l'être sans cesse:

Les limites du droit suffisent-elles encore lorsque ces frontières sont sans cesse repoussées, de manière délibérée, sur le plan politique ?

Je cite ici à titre d'exemple le terme de « rémigration », qui est délibérément introduit dans le discours parlementaire depuis la sphère d'extrême droite. C'est précisément ainsi que les limites sont repoussées et que les tabous sont délibérément brisés.

Les auteurs de ces crimes d'autrefois ont trouvé un soutien pour leurs atrocités et leurs méfaits non seulement dans le consentement et la participation des masses, mais aussi dans leur silence et leur indifférence. Il s'agit donc d'assumer la responsabilité et d'être attentif

lorsque les limites sont repoussées. Je remercie cette communauté de mémoire (organisée par l'association MERKwürdig et soutenue par les écoles de la région) pour cette attention consciente, qui constitue une forme moderne de commémoration.

Gerhard Karner

Stiftsgymnasium Melk (Lycée de l'abbaye de Melk)

Réflexions sur le thème de cette année

Les commémorations de cette année ont pour thème « Les auteurs dans le contexte national-socialiste ». En cette journée dédiée aux victimes du régime nazi, nous parlons de ceux qui en portaient la responsabilité. Nous parlons de ceux qui sont responsables des blessures, des cicatrices et des morts que des millions de personnes ont dû endurer et que certaines doivent encore endurer aujourd'hui. Nous nous trouvons dans un lieu d'horreur et parlons de ceux qui l'ont rendu tel.

La question se pose alors naturellement : pourquoi ? Nous ne commémorons tout de même pas les auteurs, ce serait absurde. Nous ne sommes pas réunis ici pour penser à leur souffrance. Pourquoi donc ce thème d' « auteurs » ?

Peut-être devrais-je plutôt demander : pourquoi pas ?

Il est clair pour nous tous que les auteurs et les victimes sont liés dans une relation de symbiose. Sans victimes, pas d'auteurs ; sans auteurs, pas de victimes. Les deux faces d'une même médaille, un même événement vu sous deux angles totalement différents, mais néanmoins indissociables. Pourtant, seule une face, ensemble avec son histoire, peut voir la lumière, tandis que l'autre reste plongée dans l'obscurité.

C'est exactement de cela qu'il s'agit. Les auteurs de ces crimes ont passé beaucoup de temps dans cette obscurité. Combien de nos ancêtres se sont cachés dans cette obscurité ? Cela ne veut pas dire que seuls ceux qui ont réellement pointé une arme sur des personnes étaient de véritables auteurs.

Dans ce contexte, la culpabilité va bien au-delà du simple fait de tuer. La culpabilité revêt d'incroyables facettes. Il y avait tout simplement plus de personnes responsables que nous ne voulons parfois l'admettre. Les auteurs ne sont pas seulement ceux qui ont exécuté les ordres. Ceux qui, même s'ils n'ont agi « que sur ordre », ont appuyé sur la gâchette, ne sont pas les seuls à porter la responsabilité. Ils ne sont pas les seuls à être devenus des auteurs. Ils ne sont pas les seuls à avoir pu se cacher. À avoir été protégés, à l'envers de la médaille.

Nous savons tous combien de personnes il faut pour faire fonctionner un système comme celui d'Hitler. L'extermination stratégique, la guerre et la propagande nécessitent des masses de personnes.

Il faut bien admettre que le petit homme ne joue pas un rôle direct pour les bonzes. Mais s'ils n'existaient pas, ces petits hommes, les bonzes ne seraient pas non plus aussi grands. Un régime repose justement sur le fait qu'un nombre suffisant de personnes jouent le jeu. Il repose sur le fait qu'un nombre suffisant de personnes croient

faire ce qui est juste. Il repose sur le fait qu'un nombre suffisant de personnes considèrent comme un honneur d'être le petit homme d'Hitler. Bien sûr, cet honneur doit être défendu. Que ce soit en tant que soldat au front, policier dans les villes ou porte-parole à la radio. Par leurs actes, leurs décisions et leur croyance dans le système de valeurs national-socialiste, ils ont consolidé leur rôle dans le Troisième Reich. Ils se sont transformés en acteurs.

Si nous savons donc qu'un régime repose sur des personnes qui croient aveuglément à ce qu'on leur dit, la question de savoir pourquoi le thème de cette année est ce qu'il est – et c'est une bonne chose – trouve d'elle-même sa réponse. On peut même y répondre en un seul mot : apprendre.

Commémorer et en tirer les leçons. C'est pourquoi nous sommes ici pour rendre hommage aux victimes de l'Holocauste en pensant à leurs bourreaux.

Nous savons bien commémorer. Nous commémorons sans cesse en organisant des cérémonies comme celle-ci, en érigeant des monuments commémoratifs ou en abordant le sujet à l'école. Nous avons, au sens propre du terme, une culture pour le travail de mémoire bien établie. C'est une bonne chose et cela ne doit en aucun cas changer. Ne pas se souvenir, c'est-à-dire oublier, serait, nous en convenons tous, fatal. Une culture pour le

travail de mémoire seule ne répond toutefois pas à ce que nous attendons d'elle. À elle seule, elle ne peut empêcher la montée de la popularité du fascisme.

Ce n'est qu'en tirant activement les leçons de ces mémoires, en reconnaissant des schémas dans les revendications politiques ou en repérant des similitudes dans le comportement de la société et en les signalant, que nous pouvons lutter contre le fascisme et ses auteurs. Ce n'est qu'en mettant réellement en pratique notre mémoire, en mettant en lumière le revers de la médaille, que nous apportons notre contribution à la démocratie.

Il est donc important et juste que la cérémonie commémorative de cette année se déroule sous le thème « les auteurs ». Si nous omettions simplement un aspect de l'histoire, qui sait si nous serions parvenus à ce stade avec la démocratie.

Eva Stadlmann

Dialogue entre deux enfants

Andras : Qu'est-ce que tu fais ?

Rosalie : Je joue.

Andras : Avec des cailloux ?

Rosalie : Je n'ai rien d'autre...

Andras : Tu n'as pas de jouets ?

Rosalie : Non, on nous a tout pris...

Andras : Pourquoi ça ?

Rosalie : Ils ont envahi notre appartement, la seule chose dont je me souviens, c'est que ma maman pleurait et que mon papa a été traîné dehors. Je ne sais pas où il est. Maman et moi, on est ici.

Andras : Vous avez fait quelque chose ?

Rosalie : Non, mes parents avaient une boulangerie ensemble et mon frère et moi, on était en train de se préparer pour l'école.

Andras : Alors pourquoi tu es ici ?

Rosalie : Le méchant monsieur avec le pistolet a dit que tous les Juifs devaient venir ici. Mais c'est un peu différent de ce qu'on nous avait dit.

Andras : C'est pour ça que tu es derrière la clôture ?

Rosalie : Je crois que oui. Pourquoi tu n'es pas avec nous ?

Andras : Je ne sais pas trop ce que c'est que tout ça. Je sais juste que mon papa travaille ici. Il a toujours dit que les vrais hommes travaillent ici.

Rosalie : Ton papa ? Est-ce qu'il est aussi de mon côté de la clôture ?

Andras : Non, non, mon papa, c'est l'homme qui a plein d'insignes sur son uniforme. Il a aussi un fusil. Je ne sais pas trop ce qu'il fait, je sais juste qu'il est important et respecté. Il gagne aussi beaucoup d'argent. J'ai des petites voitures pour jouer ; si tu veux, je peux les apporter demain.

Rosalie : Les petites voitures, c'est pour les garçons, je veux retrouver mes poupées.

Andras : Mais tu es un garçon, non ?

Rosalie : Non !! Je suis une fille.

Andras : Alors pourquoi tes cheveux sont-ils si courts ?

Rosalie : Je ne sais pas, on me les a coupés avant de nous donner ces nouveaux vêtements.

Andras : Je dois rentrer à la maison. Maman a fait à manger. On se revoit ici demain ?

Rosalie : D'accord ! On est amis ?

Andras : On est amis.

Pendant le nazisme, de nombreux crimes ont été commis par des personnes qui menaient une vie tout à fait normale en apparence. C'étaient des pères, des frères ou des voisins, des mères, des sœurs. C'étaient des personnes qui, dans leur quotidien, pouvaient paraître aimables, attentionnées, voire affectueuses. C'est pourquoi elles étaient souvent des figures de référence tout à fait ordinaires, surtout pour leurs propres enfants.

À cette époque, les enfants n'avaient souvent pas accès à la réalité des événements. Ils percevaient généralement leur environnement comme le font les enfants : influencés par la confiance qu'ils accordaient à leurs parents.

Si un père portait un uniforme, son enfant le considérait souvent comme « important », « fort » ou « admirable ». Quand on parlait de « travail », cela ressemblait davantage à quelque chose de positif, comme une responsabilité ou une fierté, qu'à quelque chose de cruel. La réalité qui se cachait derrière, pleine de violence, de peur et d'injustice, était souvent délibérément passée sous silence à l'époque.

Ces auteurs n'étaient ni lointains ni anonymes, mais faisaient partie de la vie tout à fait normale. Alors qu'une souffrance inimaginable se déroulait à un endroit, on pouvait mener une vie tout à fait paisible à quelques rues de là. Les enfants grandissaient dans ce monde contradictoire, sans comprendre que ce qui représentait pour eux sécurité et réconfort reflétait pour d'autres personnes le pire des cauchemars.

C'est à ce point que cela était ancré dans la société. Ce n'était pas toujours bruyant et évident. Au contraire. Souvent, c'était silencieux et caché derrière des visages familiers. Le mal n'était pas toujours reconnaissable en tant que tel, mais se cachait parfois dans l'ordinaire.

Rosalie Raubek und Andrés Léber

C'est bien comme ça

- du point de vue d'un soldat

Tout est correct tel quel.

Je le sais, car tout le monde le dit.

En tant qu'unité, nous devons avancer,
nous engager ensemble pour notre cause
et garder notre objectif en tête.

Et c'est correct comme ça, tel quel.

Je le sais, car tout le monde le dit.

Et c'est pourquoi, jour après jour, je vais un pas plus loin,
un nouveau meurtre, une nouvelle dissimulation,
et moi, je ressens de moins en moins pour les gens que
je tue.

Mais non, car ce ne sont pas des êtres humains.

Juste des numéros qui nuisent à notre pays.

Et je ne devrais pas avoir de doutes.

Car ce que je fais,

c'est correct comme ça, tel quel.

Je le sais, car c'est ce que tout le monde dit.

Mais ce ne sont que des êtres humains,
tout comme toi et moi.

Des êtres humains avec une personnalité, des rêves et des pensées.

Suis-je le seul à penser ainsi ?

Oui, sans aucun doute,

car penser ainsi est une erreur.

Je le sais, car tout le monde le dit.

Quand je rentre chez moi,

ma famille me célèbre comme un héros,

ils me trouvent courageux et vaillant,

oui, ils m'admirent.

Et c'est correct ainsi, tel quel.

Je le sais, car c'est ainsi que tout le monde le voit.

Mais peut-être que ce que tout le monde voit

n'est pas la réalité,

peut-être que les prisonniers ont eux aussi droit à leur existence,

et peut-être que je regretterai un jour mes actes,

mais je continue.

Car la résistance est une mauvaise chose,

et je veux pourtant faire ce qui est bon.

Et il est bon d'obéir.

Je le sais, car tout le monde le dit.

Natalia Klein

Comment des personnes deviennent-elles coupables ? Qu'est-ce qui caractérise un acteur ?

Devenir acteur n'est pas un processus soudain, mais souvent un processus lent. Dans de telles situations, les limites de ce qui est perçu comme bien ou mal s'estompent peu à peu.

Les processus qui mènent à devenir un acteur ne se manifestent pas seulement à l'époque, mais aussi dans la manière dont des actes similaires se produisent aujourd'hui dans des conditions différentes.

Dans les camps de concentration, les détenus étaient contraints d'assumer des fonctions. La SS désignait de manière ciblée des personnes pour devenir ce qu'on appelait des « kapos ». Un kapo était lui-même victime du système, mais devait en même temps exercer un pouvoir sur les autres détenus, ce qui était parfois fortement exploité, mais débouchait aussi sur une grande solidarité envers les prisonniers. Il avait le droit de donner des ordres, de contrôler – et parfois même de décider de la vie ou de la mort.

Le système de la SS était délibérément conçu pour monter les gens les uns contre les autres.

Cela montre l'énorme pression à laquelle les victimes étaient soumises. Beaucoup voulaient survivre – pour leurs familles, pour une vie après le camp. Mais le

système les contraignait, par la faim, la violence et la peur, à des situations où il ne s'agissait souvent plus de bien ou de mal, mais uniquement de s'assurer une petite chance de survie.

Nous sommes ici aujourd'hui pour rendre hommage aux victimes du nazisme – à ces personnes qui ont été privées de leur dignité, de leur liberté et de leur vie. Leur souffrance nous exhorte à regarder de près, à commémorer et à assumer nos responsabilités.

Mais le passé n'est pas seulement du passé. Aujourd'hui encore, nous voyons partout dans le monde des situations où la peur, l'idéologie ou les structures de pouvoir poussent des gens à faire souffrir les autres ou à justifier l'injustice. Cela nous oblige à rester vigilants et à remettre en question nos propres actions.

En même temps, chaque génération nous rappelle qu'il y a toujours un choix. Il y a ceux qui ont le courage d'aider les autres, même dans des circonstances difficiles. Ils s'opposent à l'indifférence et à l'injustice, et préservent la compassion et l'humanité.

Ces oppositions n'existent pas seulement dans l'histoire ou dans les récits – elles existent dans notre monde et en chacun de nous en tant que possibilité. C'est précisément pour cela que la mémoire est si importante

: elle n'est pas un simple regard vers le passé, mais une mission pour le présent.

Nous rendons hommage aujourd'hui aux victimes en choisissant de ne pas détourner le regard. En optant pour la compassion plutôt que l'indifférence, pour le courage civique plutôt que la conformité, et pour l'humanité plutôt que l'abus de pouvoir.

Que la mémoire puisse non seulement nous attrister, mais aussi nous rendre plus forts – afin que nous fassions partie de ceux qui aident, qui protègent et qui font ce qui est juste.

*Lina Marie Höfer, Marie Strauß, Lara Öckmayer, Felix
Schiffer, Timotheus Divinzenz*

Notre responsabilité ?

Nous commémorons. Tous ensemble, nous commémorons. Chaque année, sans faute. Nous savons exactement pourquoi. Nous l'avons appris. À chaque examen d'histoire, à chaque révision en classe. Fiche après fiche, nous avons tout étudié. Nous avons écouté attentivement. Nous étions choqués. Choqués de ces actes atroces, dont nous ne pouvons imaginer l'ampleur.

Nous savons qui sont les acteurs et qui sont les victimes. Dans notre esprit, l'acteur type a une image très claire. Un homme blanc, au regard sévère. Prêt à tout moment à prendre les armes et à tuer sans ciller. Chaque matin, il se lève en sachant qu'il aura à nouveau sur la conscience d'innombrables innocents.

Il est convaincu de la supériorité de sa « race » et croit en une nouvelle Allemagne meilleure.

Il croit que son Führer redonnera à sa patrie sa fierté et sa splendeur d'antan. Les slogans du Troisième Reich, inculqués pendant des années, lui ont montré une solution à tous ses soucis et problèmes, qui ne nécessite plus aucune pensée, aucune réflexion et surtout aucune remise en question. Ce qui est certain, c'est qui est l'ennemi. Le Juif, incarnation de tous les maux et de tous les revers. Notre auteur déteste les Juifs, de tout son

cœur. Il déteste ceux qui ont une autre apparence, une autre foi, une autre façon de penser.

À m'écouter ainsi, tout cela semble appartenir à un tout autre monde. Quelque chose d'horrible qui s'est produit à l'époque, mais qui ne se reproduirait plus jamais aujourd'hui.

« Nous connaissons pourtant trop bien l'histoire pour cela. »

Mais si les acteurs ne sont toujours que « ceux d'autrefois », « les terroristes », « les complètement méchants », « les meurtriers » et « les fascistes », alors nous créons une distance. Nous nous en isolons. Tout cela est très rassurant, n'est-ce pas ? Quelque chose qui existait autrefois et que seuls quelques fous font aujourd'hui.

Mais où est la responsabilité de la société ? Bien sûr, je ne reproche à personne ici présent de partager des convictions extrémistes, et encore moins d'être responsable des actes du passé. Mais un système de marginalisation et de persécution ne se met pas en place du jour au lendemain. Ça commence à petite échelle. La responsabilité commence chez chacun d'entre nous.

« La haine envers les Juifs était tellement infondée. »
Mais Mustafa, ton voisin, n'a pas les mêmes chances que

toi d'accéder à un même métier, simplement à cause du nom inscrit sur sa candidature.

« Je ne traiterais jamais les gens plus mal à cause de leurs origines. » Mais au supermarché, tu t'adresses à la femme noire à côté de toi en disant d'une voix forte et avec un accent exagéré : « Vous me comprenez ? », puis tu la félicites après coup pour ses bonnes connaissances de ta langue.

« Comment peut-on bien suivre aveuglément un régime politique aussi radical ? » Mais les partis et les politiciens qui parlent d'un « chancelier du peuple » et évoquent des « problèmes dans le paysage urbain » ne te font pas sonner l'alarme.

« C'était terrible de voir des gens quitter leur pays en masse sans être accueillis par la société. » Mais bien sûr, tu scandes « Dehors les étrangers », car tu crois que les réfugiés te voleraient tes emplois, tout en étant trop paresseux pour travailler et, pour couronner le tout, qu'ils feraient sombrer tout le pays dans la criminalité.

« Personne ne devrait être emprisonné en raison de sa religion ou de ses croyances. » Mais en même temps, tu t'énermes contre les femmes qui portent le foulard et contre la visibilité d'autres religions.

« C'est complètement fou d'emprisonner des gens simplement parce qu'ils partagent d'autres convictions

ou opinions politiques. » Pourtant, tu es incapable d'avoir une discussion sereine et équitable avec quiconque ne partage pas ton opinion politique.

« Les idéologies sont faciles à démasquer et dangereuses. » Mais tu te laisses influencer, jour après jour, par des voix polarisantes sur les réseaux sociaux, sans réfléchir à ce que tu consommes.

Chacun de nous a une responsabilité, et donc aussi le pouvoir de changer les choses ; c'est à nous de le réaliser et d'utiliser nos voix.

Ella Rath

Amicale de Mauthausen

Melk 11 mai 2026 - Discours prononcé au nom de l'Amicale française par Chantal et Patrice Lafaurie

En 1989 Paul Le Caër, déporté et historien du camp de Zipf, écrivait dans le bulletin de l'Amicale française de Mauthausen :

« 'Ce 21 décembre 1988, Michaël Bernstein, juge à Washington au bureau des Enquêtes du Département de la Justice, est mort dans l'attentat de Lockerbie en Écosse. Il était chargé d'enquêter sur les anciens SS devenus citoyens américains. Pour compléter ses enquêtes il était venu depuis Washington au Congrès annuel de notre Amicale. Plusieurs de nos camarades furent, en 1987, appelés comme témoins à charge dans l'affaire du SS Martin Bartesch, qui avait assassiné, au camp de Mauthausen, le 20 octobre 1943, le prisonnier Max Ochshorn, juif français.

Le SS Bartesch, avait émigré en 1955 aux U.S.A. en dissimulant au Service de l'Immigration son séjour comme garde au camp de Mauthausen. Il devint, en 1966, citoyen américain. Bartesch devait comparaître, le 16 juin 1987, devant le Tribunal de Chicago mais, devant l'accumulation de preuves établies par le Juge Bernstein, il préféra fuir les États Unis et venir se réfugier en Autriche. »

Mike Bernstein, Washington, 1988



Vienne, Leopoldstadt, 1987



Le SS Bartesch, l'assassin de Max Ochshorn n'a jamais été jamais condamné. Que dit-il sur son rôle dans l'assassinat de Max Ochshorn ?

Interrogé en 1986 par Michaël Bernstein sur sa présence au camp de Mauthausen, il refuse de répondre. A la question « *Avez-vous maltraité un prisonnier ?* », il répond NON. A la question « *Avez-vous tiré sur un prisonnier ?* », il répond NON. A la question « *Avez-*

vous tué un prisonnier ? », il répond NON. Il ment, alors que Bernstein a connaissance du Livre des morts non naturelles de Mauthausen, livre sur lequel les SS ont écrit les noms des gardiens à l'origine des morts non naturelles. La Justice américaine considérant le parcours de vie de Bartesch comme incompatible avec la citoyenneté américaine, il en est déchu le 29 mai 1987.

De retour en Autriche, Bartesch affirme dans une interview « *j'ai abattu Ochshorn parce qu'il fuyait* ». Des paroles reprises aujourd'hui par les sites internet négationnistes. Regardons le Livre des morts de Mauthausen : dans une liste de 15 morts enregistrés du 19 au 21 octobre 1943, il y a 4 détenus du block 5, le block des Juifs : Wolf ZINGER assassiné le 19, Max OCHSHORN le 20, Jean POLLNOW et Siegfried HOLZMANN le 21. Ces 4 détenus, tous arrivés de France par un convoi "*Nacht und Nebel*", tous enregistrés comme Juifs Français, sont, du 19 au 21 octobre, les seuls détenus abattus pour tentative de fuite. Il s'agit d'une volonté délibérée de tuer une catégorie particulière de détenus, les résistants Juifs français. Parler de fuite, c'est développer un récit négationniste. Regardons l'exposition installée dans cette salle, "La part visible des camps". Les commissaires de l'exposition ont choisi d'y mettre les photos SS de détenus soi-disant abattus pour tentative de fuite. Ces photos révèlent une mise en scène par les SS.

En 1989, Bartsch tient encore un autre discours sur la mort d'Ochshorn : « *J'ai agi sur ordre et je ne me considère pas comme coupable* ». Comme si le fait d'être à Mauthausen un SS de rang inférieur, le dispensait de toute responsabilité et de tout sentiment de culpabilité. Bartsch n'était pas un dignitaire nazi. Il n'avait ni l'argent, ni les contacts pour les filières nazies clandestines vers l'Amérique du Sud comme Adolf Eichmann ou Franz Stangl. Il est entré aux USA en tant que réfugié et pas en tant qu'ingénieur de haute valeur scientifique comme Werner von Braun ou Karl Fiebinger, l'organisateur du "projet Quartz" de construction des tunnels à Melk.

Bartsch a été un criminel et un acteur de la négation des crimes nazis. En 1964, dans sa demande de naturalisation, il osé écrire : "*has always fought for freedom*" - *A toujours combattu pour la liberté.* Aujourd'hui, une recherche sur internet, donne immédiatement un lien vers des sites négationnistes reprenant les mensonges de Bartsch et le présentant comme une victime du gouvernement américain de 1987. Aux yeux des négationnistes, le criminel, rouage de la terreur à Mauthausen, est devenu une victime !

Michaël Bernstein qui avait traqué les terroristes, disparaît dans le plus grand attentat terroriste contre des civils américains avant le 11 septembre 2001. Fin

1988 il revenait aux USA après plusieurs journées de négociations fructueuses à Vienne avec le gouvernement autrichien. Michaël Bernstein était venu à Mauthausen : de la montée des escaliers de la carrière, il disait qu'elle avait été une des expériences les plus émouvantes de sa vie. Paul Le Caër l'écrivait en 1988 :
« Il sut, mieux que personne, analyser nos problèmes de conscience vis-à-vis de nos bourreaux. »

Pour terminer, quelques mots sur Max Ochshorn et son souvenir en Autriche et en France.

Depuis 1987 à Vienne, une plaque rappelle son combat contre le fascisme en Autriche, en Espagne, en France. En 1942, Max Ochshorn et deux autres Juifs autrichiens, communistes et anciens des Brigades Internationales en Espagne, se font embaucher par la *Wehrmacht* à Bordeaux comme interprètes français, grâce à des papiers d'identité français falsifiés. Le 30 janvier 1943, les trois résistants sont arrêtés et internés à la prison de Bordeaux puis déportés "Nacht und Nebel" le 27 août 1943 à Mauthausen. C'est avec émotion que j'ai découvert que Max Ochshorn était résistant à Bordeaux et qu'il y fut arrêté. C'est dans cette même ville de Bordeaux que mon beau-père, Jean Gavard membre d'un autre groupe de Résistance fut arrêté le 6 juin 1942 par la Gestapo. La prison de Bordeaux fut la 1^e étape de

la déportation à Mauthausen le 27 mars 1943 de Jean Gavard résistant français, détenu "*Nacht und Nebel*".

Aujourd'hui, à Bordeaux, la prison est détruite. Et à sa place, il y a l'École nationale de la magistrature, et le Parvis des Droits de l'Homme. C'est là qu'en 2017 ont été scellés trois pavés mémoriels "*Stolpersteine*". Les trois premiers dans la ville de Bordeaux, qui a tenu à honorer d'abord, les étrangers qui s'étaient battus pour la liberté de la France et du monde :

Trois héros autrichiens de la Résistance française
Fritz Weiss, Alfred Lohner et Alfred Gottlieb dit Max
Ochshorn

Bordeaux, Parvis des Droits de l'Homme, 2017



Chantal & Patrice Lafaurie